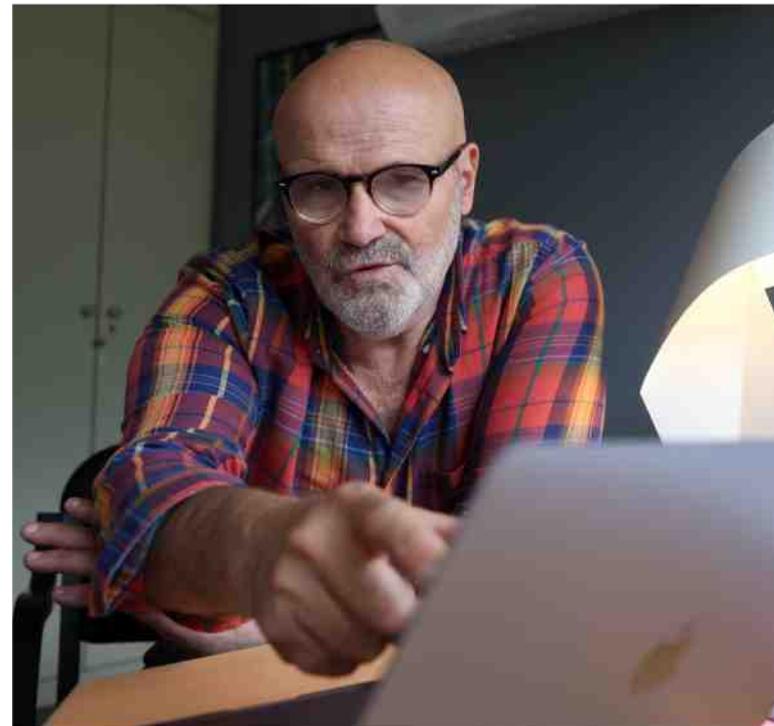


# gangrène la campagne « Cela touche toutes les strates de la société »



Consommation, trafic à la campagne. Le psychiatre addictologue Philippe Batel analyse le phénomène.



Philippe Batel est médecin psychiatre et addictologue à l'hôpital Camille-Claudé de La Couronne. Photo CL

fiants que Nicolas Des Courtils avait été tué à Chalais. Archives Céline Levain

En réalité, il n'y a pas d'autre économie que le stup...

C'est là, à l'étage des lieutenants, voire des sous-lieutenants, que se dresse le portrait-robot du dealer local de campagne. Sans évoquer ce dossier, Aude de Vallée, la vice-procureure évoque « des gens qui ont eux-mêmes des consommations et qui ne sont pas insérés. » « Des jeunes inactifs », complète Véronique Chabrier. « Des petites mains facilement disponibles », dit un enquêteur. « Le stup'brasse tellement d'argent, que la tentation est grande... », poursuit Véronique Chabrier. Aude de Vallée nuance : « à la campagne, il y en a très peu qui s'enrichissent... » L'argent facile, c'est vrai. Mais la revente, sert en réalité à financer une consommation personnelle. « Et maintenant, ils ont accès à des trafiquants en quelques clics. Via Telegram, ils peuvent trouver du 'travail' dans les stupéfiants », explique Véronique Chabrier. Pour aller faire de la livraison, à Bordeaux, par exemple. Ou aller faire « un voyage » en Espagne et ramener du produit. Le plus courant est de voir des petits dealers et consommateurs s'approvisionner à Soyaux et Angoulême et revendre ensuite dans les villages.

Dans le cadre d'un travail de recherche, Clément Reversé et Sarah Perrin, deux jeunes sociologues, ont travaillé sur cette thématique, notamment sur le territoire charentais. « Parmi les jeunes que j'ai rencontrés, le fait d'être dealer, ce n'est pas une carrière à part entière. Cela permet de financer sa propre conso. Ce qu'on appelle l'effet discount. On achète en gros pour soi et on revend une autre partie. Ils peuvent aussi être amenés à faire la nourrice pour gagner un peu d'argent », explique Clément Reversé « Des petits autoentrepreneurs du deal », résume sa collègue Sarah Perrin.

### Un cambriolage sur deux est lié aux stupéfiants

Et si des business du genre voient le jour à Chalais et dans plusieurs bourgs charentais de même taille, c'est qu'en bout de chaîne, la demande est forte. Et la consommation toujours plus importante. « Je ne me l'explique pas », concède Philippe Batel, addictologue à Camille-Claudé. « Mais je le constate. » Le terreau de tout cela, c'est la « paupérisation » de ces centres bourgs charentais, comme l'indique le commandant Leveugle, de la compagnie d'Angoulême. Chalais, mais aussi Ruffec, Mansle... Des cœurs de villes pleins de logements vacants. De commerces fermés. Où sont arrivées des populations précaires. Ayant des problèmes de mobilité.

Véronique Chabrier dresse ce constat terrible. « En réalité, il n'y a pas d'autre économie que le stup... Avant, à Chalais, il y avait de l'agriculture, un peu de viticulture. Mais dans les années 2000, il y a eu des primes à l'arrachage et des viticulteurs ont cessé leur activité. » Les bourgs se sont vidés. La misère s'est répandue. Et avec, l'héroïne, la cocaïne.

### La vie derrière soi

L'oisiveté, le désœuvrement, l'absence d'emplois, de services publics. Et voilà des groupes de jeunes qui se rassemblent, « des gens désocialisés, dans des maisons squattées », illustre Philippe Batel. Pour consommer, revendre, livrer. Tout ceci amène bien sûr un fameux « sentiment d'insécurité » et de la délinquance. « Un cambrio sur deux est lié aux stup », estime un gendarme charentais au fait de ces affaires. « C'est le quotidien d'un grand délinquant, quand il n'a plus de thune pour faire tourner la boutique de son addiction. Il faut qu'il trouve le moyen de voler quelque chose... Dans la ruralité, il y a clairement la question de l'isolement qui entre en compte. Quand vous êtes défoncé au cœur de la cité, cela peut créer du malaise social. Mais quand vous êtes benaise au bord de la rivière ou près d'un rang de vigne, vous avez la vie devant vous, jusqu'à l'avoir derrière, » conclut Philippe Batel.

L'addictologue Philippe Batel est aux premières loges pour observer le fléau que constitue la consommation et le trafic de stupéfiants dans les campagnes charentaises. « Aujourd'hui, ce qui a changé, c'est que ça touche toutes les strates de la société, il y a une mixité incroyable. Basiquement, je me disais qu'avec la région du Cognac, je traiterais des addictions à l'alcool. Quand je suis arrivé, j'ai été sidéré de voir des artisans prendre du crack. »

La consommation, notamment d'héroïne et de cocaïne s'est répandue. Est-ce le symbole d'un mal-être ? Pas exactement pour le psychiatre. Philippe Batel ne croit pas à l'existence « d'une tentative de correction d'une souffrance initiale. Depuis que l'homme est homme, il trouve le moyen d'amplifier ses émotions. Pourquoi vous buvez quand vous allez en boîte ? Parce que vous avez le sentiment de mieux danser et de parler des langues que seul vous comprenez (sic). Pas parce que vous avez été touché ou que vous avez perdu votre mère. » Amplifier ses émotions, donc. Peut-être encore plus quand il

s'agit de tromper l'ennui. L'addictologue observe aussi « une baisse de la qualité du produit, et du prix. » Environ 15 euros le gramme de shit, 50 à 60 euros celui d'héroïne et environ 50 euros le gramme de cocaïne qui peut être « basé » pour en faire du crack. Depuis des années, les prix ont chuté. Pour lutter contre les phénomènes de délinquance qu'entraîne ce fléau, Philippe Batel souligne l'importance des traitements de substitution.

### « Il le revend, mais on s'en fout »

« Quand vous prescrivez de la méthadone ou du Subutex, vous savez que 12 à 15 % du produit ne va pas dans le sang du patient. Il le revend, mais on s'en fout. Cela permet d'éviter des passages à l'acte. » Tels que des agressions ou des cambriolages pour trouver de l'argent quoi qu'il en coûte pour se payer quelques grammes.

« Dans une région, plus vous avez un taux élevé de prescriptions, plus cela sature les récepteurs des héroïnomanes. Cette politique de réduction des risques permet de réduire la criminalité », assure Philippe Batel.

**Demain: La difficile prise en charge de la psychiatrie en milieu rural**